

Extrait de l'ouvrage : Cristal 4 (Nouvelle version).

Le haut-bugey et sa capitale Nantua sont aux mains des résistants. Le colonel ROMANS déclare le rétablissement de la République et l'installation de ses instances à la Sous-préfecture de Nantua. Cette accalmie relative ne durera pas. Déjà il a fallu faire sauter à son tour le magnifique pont des Pierres sous Montanges. Le colonel ROMANS PETIT est informé qu'à Lyon et Aix-les-Bains, des concentrations de troupes prélevées en Haute-Savoie, Savoie et Isère sont signalées, plusieurs centaines de cars réquisitionnés. Quelques avions allemands bombardent les aérodromes de Port et d'Oyonnax et le P.C. de Woerle. Puis des convois sont signalés à Bourg et dans le Jura. L'attaque sera massive, soit deux divisions venant du Sud, du Nord et de l'Ouest, appuyée par l'artillerie et l'aviation. Le samedi 8 juillet, les Allemands pénètrent dans Seyssel où ils repartent en direction de Bellegarde le lundi 10 juillet après avoir reçu des renforts. Embourbés au passage de la Dorche, ils réquisitionnent tous les hommes de Chanay pour se dégager, non sans avoir au passage incendié deux maisons et torturé à mort M. ANTHELME. A L'hôpital, une première défense se manifeste mais c'est sur la Dorche que le gros accrochage aura lieu avec la participation du groupe FTP ZAMBONINI-GRANDCHAMP, de trois gendarmes de Génissiat, deux hommes du camp de PLAN VANEL et le groupe franc de Chaix. Dès 5 heures 30, le premier camion allemand est stoppé par le F.M. et le combat continuera jusqu'en début de soirée à Bériat où les combattants décrocheront en direction de Craz. Le jeune MICHAUD de Bériat est martyrisé puis fusillé. Mardi matin 11 juillet, la colonne atteint Bellegarde en évitant la route de la Michaille que le maquis contrôle. A 10 heures la bataille se déclenche entre Châtillon et Trébillet, au tunnel de la Crotte. Les Allemands emploient les grands moyens : artillerie, mitrailleuses lourdes, avions d'observation, prise d'otages mais la configuration du site favorise les maquisards. En effet, l'étroitesse de la vallée en général et du goulet de la Crotte où la voie ferrée et la route se chevauchent, constituent un obstacle difficile à franchir, qu'une mine judicieusement placée par MUSY permet de boucher en provoquant un éboulement de rochers. C'est DREYER qui, vers 16 heures, réussit à allumer la mine au passage d'un convoi important. Des hommes, des véhicules et des mulets sont écrasés, d'autres se réfugient dans le tunnel. Embusqués sur les deux versants de la vallée, les maquisards tiennent le passage sous un feu nourri malgré la riposte des armes lourdes allemandes. Déjà GUICHARDAN, ancien de 14-18, puis les jeunes PERAZZI et DUVERT sont pris et fusillés près d'Ardon. La bataille, car ce n'est plus un combat mais une véritable bataille durera deux jours pendant lesquels les groupes BERTHET, MUSY, RENDU, DADU, SARDI, CURTIS et RAMPON vont bloquer sur place soldats allemands, plusieurs canons autoportés, un car, des mitrailleuses, des mortiers. Le premier jour, mercredi 12 juillet, le jeune JULIEN, 17 ans, est tué, PERNOD, ROUSSET, LUGAND et CURTIS sont blessés. Le soir, le groupe CURTIS se replie à Giron puis à Belleydoux. Il est remplacé par le groupe Les combats de juillet 1944

100 RAMPON, venu de Saint Martin du Frêne. RAMPON prend position en face du tunnel, sur la rive gauche de la Semine, bien placé pour ouvrir le feu avec ses deux fusils-mitrailleurs récupérés auprès de CURTIS. Malgré les tirs de mitrailleuse lourde allemande et le feu nourri d'artillerie, le groupe peut tenir la position sans pertes. Afin d'atteindre les Allemands réfugiés dans le tunnel, l'A.S. de Saint-Germain envoie sur la voie en déclivité un wagon fou dans les tampons sont chargés d'explosifs. Il sautera dans le tunnel, faisant de nombreuses victimes et d'importants dégâts. Furieux d'être immobilisés sous un feu continu, les Allemands rassemblent toute la population de Châtillon, femmes et enfants compris, la dispose en une colonne qu'ils conduisent sur la route jusqu'à la Crotte en se mettant à l'abri derrière elle pour récupérer leurs blessés, leur matériel et détruire le barrage de l'éboulement. Quelle fut la stupeur des maquisards de RAMPON en voyant déboucher du tournant de la Félicité cet étrange cortège. D'un seul coup, toutes les armes se turent ; un grand silence envahit la vallée, troublé seulement par les pleurs des bébés, les cris de leurs mères, les vociférations des Allemands conduisant le groupe. Passé le premier moment de stupeur, le feu maquisard reprit bientôt, dirigé plus haut sur les positions allemandes de la Félicité et la Lulaine afin de ne pas mettre en danger les civils. Mais déjà, la partie était perdue car les troupes allemandes avaient percé à Cerdon et Thoirette et arrivaient à Nantua pour faire la jonction à Trébillet. M. BOUVIER, chef de gare de Charix et membre de la résistance, avait réussi à avertir son collègue de St-Germain-de-Joux de l'avance allemande au-delà de Nantua. Il permit ainsi au commandement de prendre toutes mesures pour éviter aux combattants l'encercllement à Trébillet. Mais son coup de téléphone fut intercepté on ne sait comment. Il avait ainsi signé son arrêt de mort et fut fusillé dès l'arrivée des Allemands à Charix. A Trébillet, la maison BARBIER est incendiée, FAVRE et PIDOUX capturés et abattus. Mme MATHIEU est abattue par un officier et son corps jeté sur la voie ferrée. Il semble qu'elle devait établir une liaison avec un groupe de maquisards. Son frère, LANEL, parti à sa recherche, est capturé et abattu à son tour près de la Semine. En fin d'après-midi, les Allemands arrivent de Nantua pour faire jonction avec ceux de Trébillet. Le lieutenant MAXIME donne alors l'ordre de repli. Les consignes du colonel ROMANS sont impératives : après avoir décroché, il faut disparaître, renoncer à la tentation d'attaquer un groupe isolé d'ennemis isolés, ou de tirer sur un avion qui passe à portée de F.M., en un mot, faire croire que la résistance intérieure est complètement détruite. L'avenir montrera combien ces ordres étaient sages et efficaces. Mais il est trop tard pour MONVAL et CESSOT, les deux policiers résistants de Bellegarde. En effet, surpris par la rapidité

de l'avance allemande depuis Cerdon, mais voulant à tout prix récupérer leurs dossiers à Nantua, ils se sont précipités en voiture, conduits par Jean BUET de St-Germain-de-Joux. Trop tard, la mort les attendait tous les trois au village des Neyrolles où une mitrailleuse allemande était déjà installée sur la route en poste avancé. Certains groupes se replient sur Catray puis passeront en Haute-Savoie, d'autres remontent sur Giron d'où ils gagneront le crêt de Chalam, dernier refuge, d'autres encore s'égayent sur le Retord. Les groupes qui se replient sur la rive droite de la Semine par Echallon et Belleydoux sont encore sérieusement accrochés par une forte colonne allemande qui semble vouloir dégager la route sur St-Claude et Oyonnax par Désertin. 10 Les combats de juillet

101 Pendant toute la journée du jeudi 13 juillet, les armes automatiques crépitaient dans le secteur de Belleydoux. Le village est bombardé et mitraillé par l'aviation. De nombreuses maisons flambent. Depuis la croix de Giron, les maquisards du groupe MAXIME observent sans pouvoir intervenir, ni même tirer sur les avions qui viennent virer sur leurs têtes au ras des sapins avant de replonger sur Belleydoux. Les ordres sont stricts : ne plus se faire repérer à tout prix. Essayant de tirer parti d'un éventuel découragement dû à la retraite, l'aviation allemande répand sur les forêts des tracts promettant l'impunité aux maquisards qui se constitueraient prisonniers. Ruse grossière sans résultat car chacun sait que les Allemands ne considèrent pas les maquisards comme des soldats réguliers et ne font pas de prisonniers. Être capturé, c'est mourir et souvent être torturé. Maintenant, c'est l'éclatement du dispositif maquisard pendant lequel un grand nombre d'unités seront isolées, sans moyen de liaison. Les chefs de groupe devront improviser, faire preuve d'initiative, assumer seuls des risques importants et parfois, vivre un drame. Voyons ce qu'il advint alors de la Compagnie du Poizat, selon le récit d'un de ses membres : «Aux lueurs du matin du 12, l'ordre d'évacuer le Poizat arrive. Il est même question de faire sauter le tunnel routier Poizat-Les Neyrolles. Ce ne sera pas fait. Avant d'évacuer, il faut mettre de l'ordre : ranger les cantonnements, faire disparaître les traces de notre passage. Les notes et états sont brûlés dans la chaudière des douches. La mairie héritera de papier vierge et d'une machine à écrire. Un groupe d'une douzaine d'hommes parmi lesquels FADA le cordonnier dont la surdité faillit être fatale au groupe et d'autres, font confiance au sergent PRANDINI du P.C. «qui a fait la guerre et doit savoir manœuvrer» «NOLLY» qui assume le rôle de procureur à Nantua se joint au groupe. La première nuit se passe au-dessus des Gallanchons, retour sur le Poizat. «NOLLY», de son vrai nom NETTER, avocat à Belfort, remplissant les fonctions de commissaire du gouvernement, nous quitte. Pas d'Allemands, nous partons sur la falaise alors qu'un détachement ennemi descend sur la route entre Lalleyriat et le Poizat (il est 16h30). Après son passage nous continuons notre progression vers la falaise. Un avion de reconnaissance ennemi passe sur le coin. Nous n'avons rien à boire et à manger. Une deuxième nuit à la belle étoile au-dessus du Poizat puis reconnaissance à la ferme du Chaix d'en haut où PERNOD, le fermier, nous donne du lait et nous apprend que la patrouille allemande est redescendue depuis 20 minutes environ. Nous la suivons à distance respectueuse en prenant toutes nos précautions. Nous arrivons sans encombre à Ochiaz où nous retrouvons des gars qui ont déjà rejoint leur chez eux et poussent un «ouf» de soulagement en apprenant que tous les états compromettants ont été détruits. Là, le groupe éclate, la plupart des hommes se transforment en braves travailleurs de la terre. C'était le 14 juillet.» Malheureusement d'autres groupes n'ont pas eu cette chance. Traversant la montagne depuis St-Martin-du-Fresne en direction du Retord qu'ils connaissent mieux pour s'y installer, un groupe de six bellegardiens est surpris et détruit entièrement à la combe Ramboz le 13 juillet. C'étaient Louis TOCCO, Jean BENOIT, Bruno BAMBOZZI, Emile VORLET, Lucien BOUVRAT et Georges PILLARD. Autre drame à Vouvray le 16 juillet. Sur la route de Châtillon à Vouvray, une colonne allemande se déplace à pied. Elle investit bientôt le village. André BLANC qui venait de convoyer avec succès un groupe en retraite sur le plateau de Retord est capturé de justesse Les combats de juillet 1944

102 devant sa maison. Bientôt Aimé SAGE, COMPIANI et GUDIN sont arrêtés à leur tour. Après les habituelles scènes de pillage, les maisons BLANC, SAGE et BRUNET sont incendiées par la troupe : Adrien BRUNET, caché dans une haie près de chez lui, échappe à la capture mais assiste impuissant à la destruction de la maison familiale. Quand la troupe allemande se retire, elle emmène les quatre prisonniers enchaînés à l'un des chars portant son butin, jusqu'à Seyssel, où ils seront martyrisés puis fusillés le lendemain sous le mur du cimetière. Les autres jeunes gens du village, membres du groupe RAMPON, manifestement identifiés et recherchés, étaient dans la montagne, de retour du Crêt de Chalam, et arrivèrent le soir même à Vouvray pour apprendre le drame. Cachés dans la grotte de la Combe de Vaud, ils échapperont le lendemain à une nouvelle opération allemande. Le 16 juillet encore, la mort frappe à Menhières. Après avoir combattu à Trébillet les 11 et 12 juillet, le groupe SARDI s'est replié au-dessus de Giron au lieu-dit «les cinq chalets». Les difficultés de ravitaillement inhérentes à la dispersion dans les forêts et la nécessité d'éviter les concentrations d'effectifs, conduisent une partie du groupe à quitter ce secteur pour se rendre sur le massif du Crêt d'Eau qu'ils connaissent bien, étant tous originaires de Confort. Après avoir traversé la Valserine à Chézery, le groupe remonte à Menhières, hameau isolé, apparemment tranquille, et s'arrête devant une maison amie, la ferme CARRY d'en bas. Mais les Allemands étaient déjà installés de l'autre côté de la combe sur le chemin des Moraines, bien placés pour un tir

efficace. Surpris par le tir des armes automatiques, quatre hommes sont tués (MARQUET Gabriel, MARQUET André, MOINE André et Henri POCHE), tandis que MARQUET Denis et THEVENIN, bien que blessés, peuvent se mettre à l'abri ainsi que Marcel GUENNEC. Gilbert PORTIER atteint lui aussi par les tirs de mitrailleuse ne devra la vie sauve qu'à la présence dans son sac à dos d'un objet métallique, probablement une gourde ou un quart. A ce moment, René DEPIGNY est en grand danger. Il a voulu entrer dans la maison pour saluer cette famille avec laquelle il est parent. Mais les Allemands, descendus rapidement dans la combe, sont déjà là et entreprennent la fouille de la maison. Dans l'incapacité de sortir, en désespoir de cause, le jeune homme ne peut que se cacher sous un lit. Miracle, le soldat allemand qui passe son fusil sous ce lit ne va pas au bout de son geste et ne détecte pas la présence d'un corps. Il suffira au maquisard d'attendre le départ des assaillants pour sortir de sa dérisoire cachette, mort de peur, on le devine. Denis MARQUET, gravement blessé au poumon, reste caché toute la journée à quelques mètres des Allemands. En fin d'après-midi il sera récupéré par sa sœur Juliette (Mme ACCIARI) et le maire de Confort Robert NEYROUD et ramené chez lui à Confort dans une charrette. Heureusement il survivra à ses blessures. Quant au groupe Rendu, après avoir combattu sans pertes au-dessus du tunnel de la Crotte, il se replie en Catray. Puis, sur ordre d'OLRY, il passe en Haute-Savoie par la dangereuse passerelle de Génissiat pour être chargé dans des camions et conduit au-dessus de la Balme de Sillingy, dans un secteur plus calme, à Epagny. Cependant, le 30 juillet, averti que quatre maquisards sont encerclés dans Epagny pour avoir voulu y arrêter deux collaborateurs, le groupe descend pour les secourir. Mais c'était un piège et il est attendu par une forte unité de la milice commandée par son chef départemental le docteur DESPLANCHES. Trompé par les vêtements de l'un des maquisards qui pouvaient passer pour être un uniforme de G.M.R., DESPLANCHES se découvre et se présente. Il est aussitôt abattu en même temps que se déclenche un combat long et violent. Avant de pouvoir se retirer à grand peine, le groupe perdra PERRIN et BENY tués et TOUQUET, ARRABA et RAMET blessés et capturés. Heureusement, les trois blessés seront récupérés par le maquis savoyard lors d'un coup de main dans les locaux de la Milice.

Pendant toute la journée du jeudi 13 juillet, les armes automatiques crépitent dans le secteur de Belleydoux.

Le village est bombardé et mitraillé par l'aviation. De nombreuses maisons flambent. Depuis la croix de Giron, les maquisards du groupe MAXIME observent sans pouvoir intervenir, ni même tirer sur les avions qui viennent virer sur leurs têtes au ras des sapins avant de replonger sur Belleydoux. Les ordres sont stricts : ne plus se faire repérer à tout prix. Essayant de tirer parti d'un éventuel découragement dû à la retraite, l'aviation allemande répand sur les forêts des tracts promettant l'impunité aux maquisards qui se constitueraient prisonniers. Ruse grossière sans résultat car chacun sait que les Allemands ne considèrent pas les maquisards comme des soldats réguliers et ne font pas de prisonniers. Etre capturé, c'est mourir et souvent être torturé. Maintenant, c'est l'éclatement du dispositif maquisard pendant lequel un grand nombre d'unités seront isolées, sans moyen de liaison.

Les chefs de groupe devront improviser, faire preuve d'initiative, assumer seuls des risques importants et parfois, vivre un drame. Voyons ce qu'il advint alors de la Compagnie du Poizat, selon le récit d'un de ses membres : « Aux lueurs du matin du 12, l'ordre d'évacuer le Poizat arrive. Il est même question de faire sauter le tunnel routier Poizat-Les Neyrolles. Ce ne sera pas fait. Avant d'évacuer, il faut mettre de l'ordre : ranger les cantonnements, faire disparaître les traces de notre passage. Les notes et états sont brûlés dans la chaudière des douches. La mairie héritera de papier vierge et d'une machine à écrire. Un groupe d'une douzaine d'hommes parmi lesquels FADA le cordonnier dont la surdité faillit être fatale au groupe et d'autres, font confiance au sergent PRANDINI du P.C. « qui a fait la guerre et doit savoir manœuvrer » « NOLLY » qui assume le rôle de procureur à Nantua se joint au groupe. La première nuit se passe au-dessus des Gallanchons, retour sur le Poizat. « NOLLY », de son vrai nom NETTER, avocat à Belfort, remplissant les fonctions de commissaire du gouvernement, nous quitte. Pas d'Allemands, nous partons sur la falaise alors qu'un détachement ennemi descend sur la route entre Lalleyriat et le Poizat (il est 16h30). Après son passage nous continuons notre progression vers la falaise. Un avion de reconnaissance ennemi passe sur le coin. Nous n'avons rien à boire et à manger. Une deuxième nuit à la belle étoile au-dessus du Poizat puis reconnaissance à la ferme du Chaix d'en haut où PERNOD, le fermier, nous donne du lait et nous apprend que la patrouille allemande est redescendue depuis 20 minutes environ. Nous la suivons à distance respectueuse en prenant toutes nos précautions. Nous arrivons sans encombre à Ochiaz où nous retrouvons des gars qui ont déjà rejoint leur chez eux et poussent un « ouf » de soulagement en apprenant que tous les états compromettants ont été détruits. Là, le groupe éclate, la plupart des hommes se transforment en braves travailleurs de la terre.

C'était le 14 juillet.» Malheureusement d'autres groupes n'ont pas eu cette chance. Traversant la montagne depuis St-Martin-du-Fresne en direction du Retord qu'ils connaissent mieux pour s'y installer, un groupe de six bellegardiens est surpris et détruit entièrement à la combe Ramboz le 13 juillet. C'étaient Louis TOCCO, Jean BENOIT, Bruno BAMBOZZI, Emile VORLET, Lucien BOUVRAT et Georges PILLARD. Autre drame à

Vouvray le 16 juillet. Sur la route de Châtillon à Vouvray, une colonne allemande se déplace à pied. Elle investit bientôt le village. André BLANC qui venait de convoier avec succès un groupe en retraite sur le plateau de Retord est capturé de justesse

Les combats de juillet 1944

Bientôt Aimé SAGE, COMPIANI et GUDIN sont arrêtés à leur tour. Après les habituelles scènes de pillage, les maisons BLANC, SAGE et BRUNET sont incendiées par la troupe : Adrien BRUNET, caché dans une haie près de chez lui, échappe à la capture mais assiste impuissant à la destruction de la maison familiale.

Quand la troupe allemande se retire, elle emmène les quatre prisonniers enchaînés à l'un des chars portant son butin, jusqu'à Seyssel, où ils seront martyrisés puis fusillés le lendemain sous le mur du cimetière. Les autres jeunes gens du village, membres du groupe RAMPON, manifestement identifiés et recherchés, étaient dans la montagne, de retour du Crêt de Chalam, et arrivèrent le soir même à Vouvray pour apprendre le drame. Cachés dans la grotte de la Combe de Vaud, ils échapperont le lendemain à une nouvelle opération allemande.

Le 16 juillet encore, la mort frappe à Menthrières. Après avoir combattu à Trébillet les 11 et 12 juillet, le groupe SARDI s'est replié au-dessus de Giron au lieu-dit « les cinq chalets ». Les difficultés de ravitaillement inhérentes à la dispersion dans les forêts et la nécessité d'éviter les concentrations d'effectifs, conduisent une partie du groupe à quitter ce secteur pour se rendre sur le massif du Crêt d'Eau qu'ils connaissent bien, étant tous originaires de Confort. Après avoir traversé la Valserine à Chézery, le groupe remonte à Menthrières, hameau isolé, apparemment tranquille, et s'arrête devant une maison amie, la ferme CARRY d'en bas.

Mais les Allemands étaient déjà installés de l'autre côté de la combe sur le chemin des Moraines, bien placés pour un tir efficace. Surpris par le tir des armes automatiques, quatre hommes sont tués (MARQUET Gabriel, MARQUET André, MOINE André et Henri POCHE), tandis que MARQUET Denis et THEVENIN, bien que blessés, peuvent se mettre à l'abri ainsi que Marcel GUENNEC. Gilbert PORTIER atteint lui aussi par les tirs de mitrailleuse ne devra la vie sauve qu'à la présence dans son sac à dos d'un objet métallique, probablement une gourde ou un quart. A ce moment, René DEPIGNY est en grand danger. Il a voulu entrer dans la maison pour saluer cette famille avec laquelle il est parent. Mais les Allemands, descendus rapidement dans la combe, sont déjà là et entreprennent la fouille de la maison. Dans l'incapacité de sortir, en désespoir de cause, le jeune homme ne peut que se cacher sous un lit. Miracle, le soldat allemand qui passe son fusil sous ce lit ne va pas au bout de son geste et ne détecte pas la présence d'un corps. Il suffira au maquisard d'attendre le départ des assaillants pour sortir de sa dérisoire cachette, mort de peur, on le devine. Denis MARQUET, gravement blessé au poumon, reste caché toute la journée à quelques mètres des Allemands. En fin d'après-midi il sera récupéré par sa sœur Juliette (Mme ACCIARI) et le maire de Confort Robert NEYROUD et ramené chez lui à Confort dans une charrette. Heureusement il survivra à ses blessures.

Quant au groupe Rendu, après avoir combattu sans pertes au-dessus du tunnel de la Crotte, il se replie en Catray. Puis, sur ordre d'OLRY, il passe en Haute-Savoie par la dangereuse passerelle de Génissiat pour être chargé dans des camions et conduit au-dessus de la Balme de Sillingy, dans un secteur plus calme, à Epagny. Cependant, le 30 juillet, averti que quatre maquisards sont encerclés dans Epagny pour avoir voulu y arrêter deux collaborateurs, le groupe descend pour les secourir. Mais c'était un piège et il est attendu par une forte unité de la milice commandée par son chef départemental le docteur DESPLANCHES. Trompé par les vêtements de l'un des maquisards qui pouvaient passer pour être un uniforme de G.M.R., DESPLANCHES se découvre et se présente. Il est aussitôt abattu en même temps que se déclenche un combat long et violent. Avant de pouvoir se retirer à grand peine, le groupe perdra PERRIN et BENY tués et TOUQUET, ARRABA et RAMET blessés et capturés. Heureusement, les trois blessés seront récupérés par le maquis savoyard lors d'un coup de main dans les locaux de la Milice. 10 Les combats de juillet

103 Propagande et calomnie Durant les combats et la dispersion qui a suivi, l'aviation allemande a survolé les forêts du Haut-Bugey en jetant des nuées de petits tracts adressés aux maquisards : «Déposez les armes, rendez-vous, il ne vous sera fait aucun mal» Il va sans dire que personne n'a cru à cette promesse. Pendant la même période, les Allemands et surtout les miliciens, par la voie de tracts et d'affiches s'adressant aux maquisards, ont voulu faire croire que ROMANS avait fui les combats et s'était réfugié en Suisse. Le témoignage ci-dessous, de Robert MOLINATTI rétablit la vérité, si besoin était. Le colonel ROMANS dans la tourmente, en juillet 1944 (Témoignage de Robert MOLINATTI) «Nous sommes cantonnés au château de Woerle ou nous assurons la garde du P.C du colonel ROMANS. Dans la soirée du 12 Juillet, nous sommes mitraillés par deux avions allemands qui reviennent une 2^{ème} fois. Le P.C est donc connu des boches. Vers 2 heures du matin, nous

recevons l'ordre d'évacuer, nous chargeons du matériel sur les camions et nous rejoignons Apremont. Il fait jour et les avions viennent de nouveau nous arroser, ensuite ils plongent sur Oyonnax. A la nuit vers 11 heures du soir, nouveau repli vers Charix. Nous n'avons pas beaucoup dormi et le réveil est brutal, les boches sont dans le village. Nous pénétrons dans la forêt, guidés par un forestier, avec tout l'état-major du maquis. Il y a là, ROMANS, BELLEROCHE, Paul JOHNSON, PARKER qui arrive de Londres, et nous voilà dans cette forêt où nous allons passer une dizaine de jours poursuivis par les boches. Nous les entendons crier dans les bois, ce qui nous guide dans notre fuite. Après plusieurs heures de marche, nous stoppons, et tout de suite ROMANS lui-même installe les gardes. Nous montons une garde très serrée, ROMANS nous inspecte tous les jours. Un après-midi je suis de garde en lisière de bois, je vois les boches qui nous cherchent à une centaine de mètres, mais j'ai l'ordre de ne pas tirer, simplement de signaler leur présence. Nous souffrons énormément de la soif, nous sommes au mois de Juillet et il fait chaud, et puis le ravitaillement est absent. Nous avons eu de la viande de veau que nous mangeons crue, interdiction de faire du feu. Un jour, avec 4 copains je suis désigné pour aller chercher une batterie pour la radio de Paul. Nous revenons à la nuit morts de fatigue, la batterie étant très lourde, et nous avons très faim. Une nuit 3 avions viennent parachuter des armes à la prairie, mais les boches sont là. A la pointe du jour, ils récupèrent pratiquement toute la marchandise. Après plusieurs jours passés dans ces bois, sans boire, sauf les tiges de fougères à la rosée du matin et très peu de nourriture, ROMANS décide d'essayer de rejoindre Giron. Le trajet est difficile car les boches occupent les deux villages de Belleydoux et Les combats de juillet 1944

104 Echallon, et il nous faut traverser justement ce secteur. Nous partons de nouveau vers minuit par une nuit noire ; dans les bois les branches nous cinglent le visage. Certains passages se font à plat ventre, les mots d'ordre sont chuchotés. Enfin après plusieurs heures d'angoisse et de peur, nous arrivons au bord de la Semine où nous nous jetons dedans car l'eau nous a vraiment manqué. Nous sommes planqués dans une scierie et nous voyons au-dessus de nous sur la route qui monte de Saint Germain une colonne allemande qui doit certainement être à notre recherche car ROMANS était la cible des boches. A la nuit nous repartons toujours à travers bois pour Giron. A petit matin nous nous endormons au pied de la croix de Giron et dans la journée nous voilà enfin au Crêt de Chalam où nous retrouvons avec joie plusieurs copains. Pas pour longtemps car ROMANS nous fait venir à son P.C à Giron. Une nouvelle mission nous attend, direction Bellegarde, et une fois de plus, à pied. La nouvelle mission consiste à récupérer à Bellegarde motos, essence, pharmacie. L'attaque allemande de Juillet a été très dure et nous avons perdu beaucoup de matériel, aussi il nous faut reconstituer notre parc pour continuer la lutte. Romans nous envoie en mission à Bellegarde. Nous sommes quatre copains : Loulou VIBERT, Fernand BAILLY, Totor DOSSI et moi-même. Nous avançons prudemment car les boches, sont toujours présents dans le secteur à l'entrée de Montanges. Nous planquons nos armes et nous traversons le village, puis plongeons vers la Valserine à Coz. Dans l'après-midi nous arrivons enfin chez moi dans le haut de Bellegarde. Ma mère s'évanouit à ma vue. Sans nouvelles depuis deux mois, elle me croyait mort, car à Bellegarde, plusieurs copains dont Jean BENOIT sont tombés dans la bagarre. Le lendemain de notre arrivée, nous nous mettons à la recherche de motos. Je sais qu'il y en a une rue Lafayette, mais les boches ont construit un blockhaus à l'angle de la rue, à une quarantaine de mètres de la maison où se trouve la moto. Avec Totor DOSSI nous rendons visite au propriétaire, Monsieur GERMAIN, qui n'est pas trop content qu'on lui pique sa moto, mais il comprend très vite notre situation. Je crois qu'il fait partie de l'A.S de Génissiat. Nous fixons un rendez-vous pour le lendemain, lui-même décide de l'heure car il a remarqué un certain relâchement dans le blockhaus. Le lendemain tout est prêt. Monsieur GERMAIN, je crois me souvenir, avait déjà fait tourner la moto. Avec Totor qui conduit, nous partons rue Lafayette la peur au ventre, car si les boches se mettent à tirer, nous sommes cuits. Tout se passe bien, ouf, nous voilà au pont des Lades, Beauséjour, garage ALLERA que Fernand BAILLY a contacté. Au quartier latin elle rejoint deux autres motos récupérées l'une à Bellegarde, l'autre à Musinens. Il nous faut maintenant récupérer de l'essence. Avec Loulou nous nous rendons au Laboratoire SAUTER où nous sommes accueillis par le directeur NATTIEZ, celui qui en 1943 voulait nous envoyer travailler en Allemagne. Aucune difficulté, plusieurs fûts de 200 litres seront transportés à Giron par le camion de Monsieur MARTAZ que Totor avait contacté. De même pour les motos et la pharmacie, Totor avait pris contact avec un chauffeur des forces motrices de Savoie, Louis MUTINELLI. Avec Loulou, nous sommes stupéfaits par l'accueil que nous a réservé NATTIEZ, 10 Les combats de juillet

105 c'est tout juste si il ne nous a pas offert le Champagne, les temps ont changé Notre mission accomplie nous repartons (toujours à pied) pour Giron où nous recevons les félicitations du colonel ROMANS pour notre boulot. Avec le recul du temps je mesure la folie de notre entreprise car, cerise sur le gâteau, nous n'avons plus de carte d'identité. Dans la forêt d'Echallon, ROMANS avait exigé de les détruire pour éviter à nos familles des représailles au cas où nous serions pris. Enfin, nous avons 18/19 ans et d'autres aventures nous attendaient en Bresse.» Bilan des combats de juillet Le colonel ROMANS, en date du 6 août 44, rend compte au général KOENIG, chef suprême F.F.I, du déroulement des opérations allemandes contre les F.F.I. de l'Ain du 11 au 21 juillet De son rapport nous extrayons les précisions suivantes : - «un plan d'attaque trouvé sur un officier

allemand indique clairement que le but de l'opération était la destruction totale des F.F.I. dans l'Ain, - les effectifs globaux allemands étaient de hommes, - les pertes allemandes ont été de à hommes hors de combat, - les pertes F.F.I. ont été de 85 tués et 80 blessés.» Pour avoir déjà combattu les partisans en Yougoslavie, en Europe centrale et en Europe de l'Est, les Allemands savent qu'il ne suffit pas de libérer les axes routiers même en y mettant le prix. C'est pourquoi ils ont essayé de détruire tout le potentiel de la résistance en poursuivant les maquisards sur tous les sentiers de la montagne. Combien de fois ont-ils côtoyé des groupes à quelques dizaines de mètres dans la forêt sans soupçonner leur présence, même le P.C. du colonel ROMANS. Dormant à la belle étoile à même le sol, privés de nourriture et de boisson, évitant tout bruit, parlant en chuchotant, les maquisards réussirent à donner l'impression de s'être volatilisés et à sauver l'essentiel, non sans déplorer des pertes non négligeables, pour être en mesure de se regrouper quelques semaines plus tard et de reprendre le combat. En effet, il n'était pas possible aux Allemands de poursuivre cette traque dans la montagne pendant bien longtemps ; aussi dès la troisième semaine de juillet, se contentèrent-ils de contrôler les voies de communication et les villes, permettant ainsi aux maquisards d'entreprendre les regroupements. Un témoignage original: La rédaction du 14 juillet 1955 Serge PONCET, d'Ochiaz, était collégien à Bellegarde en 1955, en classe de 3^{ème}. Son professeur de Français, Monsieur Hubert PEIZIEU, demande à ses élèves de rédiger une rédaction sur le thème : «Présentez un jour unique qui a laissé en vous un inoubliable souvenir». Serge choisit de raconter la journée du 16 juillet 1944 à Ochiaz, ce qui lui vaudra un 16 sur 20. En voici le texte : «C'est le jour. Il vient à peine d'éclorre ce jour dans mon petit village. C'est un clair matin de juillet. Ciel bleu, aucun nuage. Une bonne odeur de foin se dégage des granges, des rues, de partout. Tout est baigné par cette sainte odeur du soleil et les gens affairés vaquent à leurs travaux, contents de voir la clémence du temps. Ils travaillent ce matin-là, comme les autres jours ensoleillés, avec le même courage, la même ardeur Les combats de juillet 1944

106 Il est environ 10 heures, la chaleur est suffocante, bientôt le ciel devient gris et de gros nuages de fumée se dégagent sur Châtillon. Ils regardent tous vers ce petit coin de ciel. Ce ne sont pas des nuages, il y a un grave incendie à Châtillon. «Tenez, mais on entend Mais on dirait des coups de feu.» Vivement angoissés par ce spectacle étrange, les paysans se rassemblent, le cœur serré. Alors l'un d'eux, un vieux cultivateur, revenu de la guerre de 1914 avec maintes blessures, branlant la tête laissa tomber un mot pathétique que tous craignaient mais qu'aucun n'osait dire. Ce mot qui effraye les Français arrive, meurtrier, «les Allemands». Cette fois, les paysans ne pensent plus à leurs travaux, ils accourent en hâte au village. Déjà, les femmes et les enfants savent la triste nouvelle. Tous sont désespérés. Ochiaz va être brûlé. C'était en 1944, le 16 juillet. Ce jour me laisse un inoubliable souvenir. Je revois les jeunes gars du village, en bras de chemise, escalader les pentes rocailleuses de la montagne pour échapper au feu meurtrier. Je revois les paysans, éperdus, courir de tous côtés, ma grand-mère affolée rassemblant dans un sac ses économies et mon grand-père enterrant dans le foin les bidons de soldat et le fusil de mon père. Lui, connaissait les Allemands puisqu'il avait fait la guerre de C'était un soldat accompli. Bientôt, ils arrivèrent à Vouvray, cette fois le ciel était gris terne et les flammes embrasaient l'air. Cette vision d'horreur et d'épouvante est présente à mon esprit. Les Allemands, les estafettes avec leurs motos vertes et le couteau dans la botte. Les soldats à pied martelant le sol de leurs semelles à clous. Et puis, derrière, les jeunes garçons qu'ils avaient arrachés à leur foyer. Ils regardaient, à la dérobée, une dernière fois les gens qui étaient impuissants à les sauver. Ils allaient à la mort, les mains liées derrière le dos, et étroitement surveillés par leurs tyrans. Sur des camions, des objets volés dans les villages étaient entassés pêle-mêle. A Ochiaz, la perquisition commença, ils vinrent chez nous. Je me revois, serrant les cotillons de ma grand-mère. Ils parlaient de leur ton guttural : «Maquis, terroristes, schnell, raus!» et regardaient dans tous les coins de la maison, tandis que nous étions sous la surveillance d'un nazi. Mon grand-père, tout vieux qu'il était, ne perdit pas son sang-froid. J'admire son courage de vieillard, face à face avec les Allemands. Bientôt, ils quittèrent le village, ils n'avaient rien trouvé de suspect. Ochiaz était épargné. Mais dans leur passage meurtrier, ils avaient laissé des villages en feu, tué et torturé des jeunes arrachés à leur foyer, volé et emporté le bétail des paysans, les laissant dans la misère et la désolation. Lorsque je pense à cette journée maudite, un frisson d'horreur me parcourt le corps. Elle m'a montré par ces images d'épouvante ce que c'est que la guerre et m'a gravé dans la mémoire un souvenir, un cauchemar inoubliable.» Parmi les jeunes raflés, se trouvaient trois Vouvraysans : André COMPIANI 22 ans, Aimé SAGE 33 ans, André BLANC 25 ans et un Ochiatu Maurice GUDIN 19 ANS. Ils avaient été arrêtés sur dénonciation. Emmenés à pied avec le convoi jusqu'à Seyssel Ain, ils ont été fusillés à la mitrailleuse les 17 et 30 juillet Les combats de juillet

La libération définitive

Le débarquement allié en Provence le 15 août sera, pour les forces allemandes stationnées dans notre région, le signal de la fin. La retraite commence pour eux, 4 ans après l'invasion. Pour le secteur Cristal 4, la bataille est finie, la libération est chose faite. Mais il faudra se porter en renfort sur d'autres secteurs de la région où le reflux de l'armée allemande ne s'effectue pas sans difficulté. Maintenant réorganisés, les combattants du secteur de Bellegarde éclateront dans deux directions pour participer principalement à la libération du Haut-Jura et celle de

la Bresse. Le Haut-Jura était le cheminement de repli des troupes allemandes de Savoie et de l'Est du département. Le secteur de Morez et le Fort des Rousses seront le théâtre de violents combats. Une unité SS au comportement particulièrement sauvage s'illustrera de sinistre manière dans cette région mais sera capturée et justice sera faite. Le rapport du chef de l'A.S. de St-Germain évoque ces événements et la participation de son groupe. Extraits du rapport de M. HANRIOUD, commandant l'A.S. de St-Germain, Au général commandant la subdivision de l'Ain en date du 8 août 1945 : «Au début du mois d'août, 46 volontaires de St-Germain et Plagne vont se grouper à Viry (Jura) avec ceux de Nantua, Tacon, Montanges, Echallon, Belleydoux et Combe du Val. Des compagnies y sont formées et l'instruction poursuivie activement. Le 15 août, notre A.S. constitue une partie de la réserve des effectifs engagés dans la poursuite des Allemands se repliant le long de la frontière suisse dans le Haut-Jura. Le 20, elle revient occuper Collonges menacé au Sud par des éléments ennemis opérant en Haute-Savoie. Le 1^{er} septembre, cette section part en renfort au Fort des Rousses. 600 Allemands sont cernés dans Morez avec des SS qui viennent de continuer leurs crimes dans la région. 95 Allemands armés de mitrailleuses dont 4 officiers sont ainsi capturés par une vingtaine à peine de gars de St-Germain A savoir également que l'A.S. de St-Germain-Plagne n'a eu qu'un tué et un blessé soigné au maquis». En même temps, postés sur les hauteurs du Revermont, de nombreux Bellegardiens, sous le commandement de SARDI, s'apprentent à participer à la libération de Bourg-en-Bresse.

Le choc le plus important aura lieu à Meximieux-La Valbonne où la 9^{ème} division Panzer SS lancera le 1^{er} septembre une offensive brutale et massive contre les premiers éléments américains déjà arrivés et le bataillon CLIN du groupement Sud des maquis de l'Ain.

Deux Bellegardiens de la compagnie FUJ : Roger Guettet et Jean Marinnet (3^{ème} et 4^{ème} en partant de la gauche). Quelques Bellegardiens dans la compagnie F.U.J. participeront à cette bataille. Ce sont Jean MARINET, Roger GUETTET et André HOTTELET. Ce dernier, frère de Louis HOTTELET tué à Champfromier, sera blessé et évacué à l'hôpital américain de Rives. Marcel TOURNIER sera tué à Dagneux au cours d'une mission de reconnaissance. Son frère Charles, capturé en juillet à Ardon, mourra en déportation. Pour le département de l'Ain et le secteur Cristal 4, tout est fini. Mais la guerre continue sur le front des Alpes et d'Alsace. Les unités combattantes de l'A.S. et des maquis vont s'incorporer à l'armée régulière et un grand nombre de Bellegardiens contracteront un engagement en bonne et due forme et lutteront encore pendant une année sur le front des Alpes. Les mauvaises conditions d'équipement vaudront à quelques-uns des mutilations par gelure et Charles ALLEGI de Coupy y trouvera la mort.

Enfin le 8 mai 1945, c'est l'armistice mais le monde atterré découvrira alors l'enfer des camps de déportation où la plupart des résistants arrêtés auront trouvé la mort dans des conditions inimaginables. Une page d'histoire fiévreuse et tourmentée, meurtrière mais exaltante, est tournée. Avec les résistants et les maquisards, la résistance française toutes tendances confondues, a accompli sa triple mission : - libérer le territoire de l'occupation étrangère, - délivrer le peuple français du joug du nazisme, - rétablir dans notre pays la république et la démocratie. Chacun rentre chez soi, tout simplement, avec le sentiment du devoir volontairement accompli. Beaucoup ne songeront même pas à faire valoir leurs droits de combattants. Et tous connaîtront l'amertume devant certains échecs de cette libération tant attendue. Mais ceci est une autre histoire. La société française vient de subir le choc d'une mutation parmi les plus importantes de son histoire. Les cicatrices seront longues à se refermer. Certains clivages, 40 ans après, subsisteront encore, prêts à réapparaître au grand jour à la faveur de circonstances graves. Une histoire extraordinaire: L'odyssée de Fernand BURDAIRON () Cette histoire est celle d'un homme de la montagne, né en 1917 à Menthieres, hameau de la commune de Confort, de quelques dizaines d'âmes, perché sur le Crêt d'Eau,

Elle est racontée à partir d'un enregistrement effectué par sa petite fille de dix ans et complétée par ses enfants ainsi que par Jean MARINET et Max et Annie CHANEL, les enfants de Louis CHANEL qu'il avait côtoyé à Odessa et sur le bateau de retour en France. Fernand BURDAIRON n'était ni un bavard ni un vantard, c'est pourquoi peu de personnes ont entendu son récit pourtant peu banal. Voici donc ce récit : Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier lors de la débâcle de 1940, à la fin de «la drôle de guerre». Après deux ans de captivité en Allemagne, il est rapatrié en France. Mais, il reprend les armes en juin 1944 dans les rangs de l'armée secrète du secteur de Bellegarde, alors qu'il vient de se marier en avril de cette même année. Au cours de l'été 1944, les combats font rage dans tout le département. Les péripéties des batailles l'amènent dans le secteur de Jasseron, fin août, début septembre où, conjointement avec l'avant-garde américaine, les F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) préparent la libération de Bourg en Bresse. Malgré tout, il lui est accordé une journée de permission pour aller rassurer sa famille et prendre un peu de repos. De retour le lendemain, à motocyclette, sur les lieux de son campement de la veille, il tombe sur les Allemands! Il est, pour son malheur chaussé de bottes allemandes récupérées on ne sait où, les maquisards s'habillant souvent avec ce qu'ils pouvaient trouver. Le front des combats avait reculé et il est capturé de nouveau. Par chance, il n'est pas abattu sur-le-champ comme le font

habituellement les Allemands pour les «terroristes» (les maquisards) faits prisonniers. Il est conduit à Bourg, à l'hôtel de France réquisitionné par les Allemands pour y entasser les prisonniers dans les caves et les y «interroger». Il subit pendant la nuit une sévère séance de brutalités avant d'être enfermé dans un hangar avec des Américains de l'avant-garde récemment capturés. Le matin, alors qu'on vient le chercher pour le fusiller, les Allemands ne trouvent pas le «français». Apparemment, il a pu s'enfuir. En réalité, les Américains, connaissant le sort réservé aux résistants français, lui ont fourni un de leurs uniformes. Les Allemands, recevant un ordre de départ immédiat dans la pagaille indescriptible d'une retraite précipitée, ne poursuivent pas leur recherche. Nous sommes probablement le 4 septembre, jour de la libération de Bourg. Son exécution s'en trouve empêchée et il se retrouve dans un camion roulant vers l'Allemagne, au milieu d'un groupe de prisonniers américains. Le voici donc de nouveau en Allemagne, mais cette fois dans un camp de prisonniers américains! Ceux-ci l'entourent en permanence afin de lui éviter d'avoir à s'exprimer en anglais, ce qu'il ne saurait faire. Il est ainsi sauvé de la fusillade ou du camp de concentration. Fernand passe la fin de l'année 1944 et début 1945 dans ce camp où les prisonniers américains sont plutôt bien traités et bien approvisionnés par la Croix Rouge. Ce camp est contigu à un camp de prisonniers de guerre russes qui donne le spectacle d'hommes dans un état physique lamentable. Fernand raconte que, à l'insu des sentinelles, ils leur jetaient de la nourriture par-dessus la clôture. Début 1945, le camp est libéré par l'armée russe et il se retrouve dans un camp d'accueil, à Odessa où sont rassemblés tous les hommes récupérés par l'Armée Rouge au cours de son avance en Pologne et en Allemagne : prisonniers de guerre, travailleurs STO, travailleurs libres, survivants des camps de concentration. Monsieur Louis CHANEL, directeur d'école et futur Maire de Bellegarde, recueilli aux portes de la mort à Auschwitz est parmi eux. En sa qualité d'officier, il est d'ailleurs chargé par les autorités russes de diriger le camp qui compte environ 100 hommes et 30 femmes. 11 La libération définitive 109

111 Tous deux feront partie des 1665 Français bénéficiant de la première opération de rapatriement sur un bateau anglais, le «ARAWA», qui fera escale à Naples avant de débarquer ses passagers à Marseille le 5 juin. Mais Fernand n'en fait pas partie, car, à l'escale de Naples, il a dû débarquer avec ses compagnons Américains que leur autorité militaire récupère en vue de l'occupation de la Corée du Sud! Paradoxalement, il lui faudra, cette fois, faire la preuve de sa nationalité française: Il se souvient, par bonheur, de son numéro matricule militaire que les officiers français présents à Naples ont pu vérifier. Leur méfiance s'explique par la présence possible au milieu de cette cohorte disparate venue de toutes parts de collaborateurs et d'espions infiltrés. D'ailleurs, à Odessa les Russes avaient fait preuve de la même méfiance. Il peut enfin embarquer sur le bateau suivant et atteindre Marseille. Fernand BURDAIRON est alors rentré à Menthieres, y a fondé une famille et y a vécu jusqu'en 1998 sans se prendre pour un héros alors que son odyssee pourrait constituer le scénario d'un film. Pour la petite histoire, il n'a pas appris un mot d'anglais! Récit rédigé par Jean MARINET, vérifié par les enfants de Fernand et les enfants CHANEL. Une autre histoire extraordinaire: Fusillé mais encore vivant. Déclaration à la brigade de Bellegarde 18/09/1944 : ANDRE Charles, 29 ans Mécanicien demeurant à Coupy (AIN) «J'ai été arrêté le 12 juin par les troupes allemandes alors que je me trouvais au café Vazette, au bois d'Arlod, commune d'Eloise (Haute-Savoie). Je fus chargé dans un camion en compagnie du nommé BRIQUE Victor, de TOMASI Camille, DUCENTI Louis et CHAUSSARD Gaston. Nous fûmes ensuite conduits au Fort Montluc à Lyon où les Allemands complétèrent le chargement avec 17 personnes qu'ils prirent au Fort. Ils nous conduisirent ensuite à Dagneux (Ain) pour être fusillés. Pendant cette opération le nommé CHAUSSARD ayant voulu s'enfuir, j'ai profité d'un moment d'inattention des Allemands pour me jeter à terre et faire le mort. Le nommé DUCENTI, fusillé, me tomba dessus, le corps tout ensanglanté et me cacha. La fusillade terminée et après que j'eus entendu partir les Allemands, je me suis dégagé et j'ai gagné le bois. Je suis ensuite resté dans une ferme jusqu'au jour où j'ai pu rejoindre un groupe de maquis. Je reconnais formellement les photographies des cadavres N 1, 2, 4 et 19 qui sont ceux des nommés BRIQUE (1) TOMASI (2) DUCENTI (4) et CHAUSSARD (19). Le cadavre N 14 doit être, à mon avis, le père du cadavre N 10, car je les ai vus s'embrasser dans le camion avant de descendre. J'ai entendu dire à «La Boisse» que la femme pourrait être de Génissiat.» Transcription d'une déclaration à la brigade de gendarmerie de Bellegarde La libération définitive

La déportation.

Nous avons choisi de traiter le thème de la déportation dans un chapitre particulier. Le système concentrationnaire est l'expression la plus achevée de l'idéologie nazie. Il restera dans la mémoire collective synonyme d'horreur absolue par le nombre de ses victimes, le niveau de cruauté, la volonté de nier l'humanité dans l'homme, la froideur de son organisation non seulement pour tuer mais aussi pour exploiter économiquement ses victimes. Ce fut un phénomène unique dans l'histoire de l'humanité. Dès 1933, à l'accession d'HITLER au pouvoir en Allemagne, s'ouvrent les camps de concentration pour recevoir les démocrates et les communistes et plus tard les Juifs. Outre la volonté de punir et d'exclure apparaît la volonté de mettre en place l'exploitation industrielle du travail des détenus. En France le gouvernement PÉTAIN, dès 1940, ouvre lui aussi des camps pour recevoir les communistes, les syndicalistes, les démocrates républicains, les

réfugiés et combattants de la guerre d'Espagne et les Juifs. Ces camps seront moins cruels que les camps allemands mais en seront souvent l'antichambre. Les camps allemands deviendront de plus en plus nombreux pour répondre à la demande de main-d'œuvre de l'industrie de guerre. Pour les alimenter, l'arrestation des résistants sera vite insuffisante et les nazis procéderont à des «rafles aveugles» qui auront de plus le «mérite» de terroriser les populations. Dans notre région des rafles massives auront lieu à Oyonnax, Nantua, St Claude, Génissiat entre autres. Les statistiques mentionnées plus loin sont éloquentes. Mais on apprendra à l'ouverture des camps que la déportation comportait des degrés dans l'horreur. En décembre 1941, devant la montée en puissance de la résistance, HITLER publie les décrets dits «N. N.» (Nacht und Nebel ou, en français, «Nuit et Brouillard»). Sont visés par ces décrets les résistants avérés, passibles d'un Tribunal Spécial, qui ne prononce que des peines de mort, exécutées par décapitation à la hache. Mais ce Tribunal est vite dépassé par le nombre sans cesse croissant des prisonniers NN. Ils sont alors incarcérés, en attente, dans certains camps et soumis à un régime particulier. Ils sont vêtus d'orange au lieu du pyjama rayé, marqués NN à la peinture, interdits d'infirmerie, soumis aux travaux les plus pénibles, moins nourris que les autres et brutalisés sans cesse. Nul ne devait connaître leur lieu de détention. Disparition dans la nuit et le brouillard. Le camp du Struthof en Alsace recevait les N.N. de toute l'Europe. C'est là que Marius MARINET, John MASSON et Louis PERRIER perdirent la vie, tandis qu'Arthur SOGNO, Adrien ADHENOT et Joseph DEMORNEX purent miraculeusement survivre jusqu'à l'évacuation de ce camp vers celui de Dachau. 12 La déportation 111

L'antisémitisme,

le pilier essentiel de l'idéologie nazie s'est exprimé dans l'Ain par la déportation de 44 enfants juifs que l'on croyait à l'abri à la colonie d'Izieu. Une dénonciation provoquera leur arrestation par le sinistre BARBIE, le 6 avril 1944 et leur départ vers les chambres à gaz. A Bourg, en juillet 1944, juifs sont assassinés. Certains de nos lecteurs pourront être choqués par l'horreur qui se dégage des images ci-jointes. Nous avons hésité à la montrer de crainte d'être taxés d'exhibitionnisme malsain. Nous l'avons fait cependant car nous avons constaté que les témoignages oraux ou écrits sont impuissants à traduire la réalité. Or il est fondamental que la mémoire de cette réalité ne s'efface pas, car tout peut recommencer. Les enfants juifs de la colonie du Pré Jeantet Antoinette BECHARD, ancienne institutrice à Chanay, raconte : «Pendant les vacances de l'été 1944, comme pendant les vacances des deux années précédentes, j'étais monitrice à la colonie de vacances du Pré Jeantet à Châtillon de Michaille, dans l'Ain. Quand nous sommes arrivés à la colonie, le directeur, Marius BESSON, Pépé BESSON, comme on l'appelait, nous a avertis que quelques enfants juifs étaient cachés à la colonie. Ils avaient échappé à une rafle dans la région lyonnaise. Il nous a dit qu'il faudrait les surveiller. Ils avaient des papiers apparemment en règle mais sous une fausse identité. L'un de nous était responsable de ce groupe pour toute la journée, je l'ai été quelquefois. Ils étaient 8 ou 9. On partait pour la journée et on connaissait une cache dans la montagne en cas de besoin : C'était une vieille grange remplie uniquement de foin. Un abri avait été aménagé derrière le foin pour s'y cacher si on entendait du bruit ou des voix. Quelquefois les Allemands faisaient des patrouilles dans la montagne avec leurs camionnettes. Ces enfants juifs, petits lyonnais, c'était «des terribles»! On a eu des problèmes avec eux. Quand on allait se promener et qu'on croisait des patrouilles allemandes, ils saluaient poliment les soldats, et quand tout le groupe les avait dépassés, ils crachaient par terre! Parfois, ils recevaient des colis expédiés anonymement, donc, à coup sûr, par une des organisations juives d'aide aux enfants juifs cachés. Pour la corvée de pain, acheté tous les jours à Châtillon, les enfants mettaient les couronnes sur un bâton pour les transporter. Nous emprunions les sentiers pour plus de commodité, mais cette course représentait une bonne demi-heure de marche à l'aller et autant au retour. L'un d'entre eux s'appelait ROUTINSKI (orthographe non garantie) et était âgé de 14 ans. Ses parents, au moment d'être arrêtés, l'avaient fait fuir, misant sur sa débrouillardise. Je ne sais comment il était arrivé là. Pépé BESSON pourrait sans doute le dire s'il était encore de ce monde. Ce garçon était habité par une haine farouche à l'égard des Allemands. S'adressant aux soldats libérateurs, il leur a dit : «Allez jusqu'à Berlin et tuez-les tous». Il s'agissait de la 3^{ème} D.I.A (Division d'Infanterie Alpine) qui avait débarqué en Provence faisant route vers l'Alsace. Ils étaient montés à la colonie, apporter aux enfants des bonbons et du chocolat. Ils y ont organisé une émouvante cérémonie autour du drapeau tricolore». Témoignage recueilli à Chanay par Gilbert GONTHIER, le 6 juillet. Simone FAMY, voisine du Pré Jeantet raconte : « Madame Simone FAMY, qui habitait la ferme de Boeny proche du Pré Jeantet, a connu elle aussi en 1944 ces enfants juifs. Elle se rendait souvent à la colonie pour aider à différents travaux. Elle se souvient également avoir hébergé pendant deux jours une maman venue voir son petit garçon appelé Sylvain. Ces enfants avaient été confiés au Pépé BESSON par la Croix Rouge suisse mais on ne sait pas par quelle filière ce contact avait été établi. Madame FAMY se souvient, comme nous d'ailleurs, que le Pré Jeantet avait été occupé pendant l'hiver par des familles espagnoles qui avaient fui l'armée de Franco.» Témoignage recueilli à Bellegarde par Jean MARINET, le 3 janvier. La colonie de Pré Jeantet était un des lieux de vacances de l'OLEM («Œuvre Laïque des Enfants à la Mer et à la montagne») créée par des hommes dévoués comme Pépé BESSON puis Pépé BELLET pour procurer aux enfants des milieux urbains modestes un séjour bénéfique en plein air. (Pré Jeantet, Les Houches, Sausset). Comme on vient de le voir, le Pré Jeantet a donc été aussi un refuge pour

des êtres humains persécutés. Les enfants d Izieu 44 enfants de 5 à 16 ans et 6 adultes d encadrement, tous juifs, vivaient à la colonie d Izieu sous la protection du Sous-préfet de Belley. Suite à une dénonciation, ils sont arrêtés par le sinistre BARBIE de la Gestapo lyonnaise et déportés. Les Allemands ont voulu épargner leur institutrice non juive, mais celle-ci s est sacrifiée pour ne pas abandonner les enfants. Ils seront immédiatement gazés et passés au four crématoire. La maison d Izieu est devenue un musée. 12 La déportation 113

Le courage d'une jeune femme Marianne COHN () Arrêtée avec un convoi d'enfants juifs qu'elle accompagnait en Suisse, elle fut emprisonnée à Annemasse. Refusant l'offre d'être libérée sans les enfants, elle continua de leur prodiguer ses soins en prison. Quelques jours après la libération, on retrouva son corps dans un charnier (le même que celui où fut retrouvé le corps de Marthe PERRIN). Elle a été fusillée le 8 juillet 1944 à l'âge de vingt-trois ans. Elle fut une militante exemplaire dans l'organisation des Jeunesses Sionistes de la zone sud. Elle a écrit ce poème : JE TRAHIRAI DEMAIN Je trahirai demain pas aujourd'hui. Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles, Je ne trahirai pas. Vous ne savez pas le bout de mon courage. Moi je sais. Vous êtes cinq mains dures avec des bagues. Vous avez aux pieds des chaussures Avec des clous. Je trahirai demain, pas aujourd'hui, Demain. Il me faut la nuit pour me résoudre, Il me faut pas moins d'une nuit Pour renier, pour abjurer, pour trahir. Pour renier mes amis, Pour abjurer le pain et le vin, Pour trahir la vie, Pour mourir. Je trahirai demain, pas aujourd'hui. La lime est sous le carreau, La lime n'est pas pour le barreau, La lime n'est pas pour le bourreau, La lime est pour mon poignet. Aujourd'hui je n'ai rien à dire, Je trahirai demain. Marianne COHN novembre La déportation

La déportation à Bellegarde :

35 Déportés 23 décédés 12 revenus soit 35% ADHENOT Adrien (N.N.) BIDON Albert CABOT Pierre CADET Charles CHANEL Louis CHARENT Joseph CHATENOUD Robert CINNA Charles DESSAYMOZ Roger DECLERIEUX Michel DE GIROLAMI Honoré DUNOYER Clément DUNOYER Jean-Paul ECUYER Ulysse FAVRE Xavier FONTERAY Roger FREYDOZ Victor GIORGO Raymond GONOD Blanche GRECARD Louis JOUKOWITZKI Jurgo JOUKOWITZKI David JOUKOWITZKI Raymond JOUKOWITZKI Rolande LACHARME Jean MARINET Marius (N.N.) MAZAS Jean MENEGAUD François PARO Italo PERNIN Roger PERREARD Joseph PERRIER Louis (N.N.) SOGNO Arthur (N.N.) TOURNIER Charles TRIQUET Armand Struthof, Dachau Buchenwald Auschwitz Gusen Mauthausen, Auschwitz Mauthausen Buchenwald Harteim Buchenwald Ravensbruck Gusen Neuengamme Hambourg Harteim Herschbrück Mauthausen Gusen Neuengamme Ravensbruck Buchenwald Auschwitz Auschwitz Auschwitz Auschwitz Mauthausen Struthof Mauthausen Dachau Buchenwald Mauthausen Nordhausen Struthof Struthof, Dachau Bergen Belsen Mauthausen 12 La déportation 115